

Lettre à son petit-fils

Fred I. Kent

Le petit-fils de M. Kent, alors écolier, était troublé par la mode actuelle consistant à dénigrer le système de profit. Il avait demandé à son grand-père d'expliquer comment il pouvait y avoir un profit qui ne soit pas tiré du travail de quelqu'un d'autre.

Avril 1942

Mon cher petit-fils :

Je répondrai à votre question aussi simplement que possible. Le profit est le résultat d'une entreprise qui construit pour les autres et pour l'entrepreneur. Examinons le fonctionnement de ce fait dans une communauté primitive, disons de cent personnes qui ne sont pas intelligentes au point d'obtenir les simples nécessités de la vie en travaillant dur tout au long de la journée.

Notre communauté primitive, qui habite au pied d'une montagne, doit avoir de l'eau. Il n'y a d'eau qu'à une source près du sommet de la montagne : c'est pourquoi, chaque jour, les cent personnes montent au sommet de la montagne. Il leur faut une heure pour faire l'aller-retour. Ils font cela jour après jour, jusqu'à ce que l'un d'entre eux s'aperçoive que l'eau de la source s'écoule à l'intérieur de la montagne dans la même direction que lui lorsqu'il descend. Il a alors l'idée de creuser une rigole dans le flanc de la montagne jusqu'à l'endroit où il habite. Il se met au travail pour construire un abreuvoir. Les quatre-vingt-dix-neuf autres personnes ne sont même pas curieuses de savoir ce qu'il fait.

Un jour, ce centième homme fait tourner une petite partie de l'eau de la source dans son abreuvoir et celle-ci s'écoule le long de la montagne jusqu'à un bassin qu'il a façonné au fond. Il dit alors aux quatre-vingt-dix-neuf autres, qui passent chacun une heure par jour à aller chercher de l'eau, que s'ils lui donnent chacun la production quotidienne de dix minutes de leur temps, il leur donnera de l'eau de son bassin. Il recevra ainsi chaque jour neuf cent quatre-vingt-dix minutes du temps des autres hommes, ce qui lui évitera de travailler seize heures par jour pour subvenir à ses besoins. Il réalise un profit énorme, mais son entreprise a permis à chacune des quatre-vingt-dix-neuf autres personnes de disposer de cinquante minutes supplémentaires par jour pour elles-mêmes.

L'entrepreneur, qui dispose désormais de seize heures par jour et qui est naturellement curieux, passe une partie de son temps à regarder l'eau dévaler la montagne. Il constate qu'elle pousse des pierres et des morceaux de bois. Il met alors au point une roue hydraulique, puis il constate qu'elle a de l'énergie et, enfin,

après de nombreuses heures de contemplation et de travail, il fait tourner un moulin pour moudre son maïs.

Ce centième homme se rend alors compte qu'il a suffisamment d'énergie pour moudre le maïs des quatre-vingt-dix-neuf autres. Il leur dit : "Je vous autorise à moudre votre maïs dans mon moulin si vous me donnez un dixième du temps que vous gagnez". Ils acceptent et l'entrepreneur réalise ainsi un profit supplémentaire. Il utilise le temps payé par les quatre-vingt-dix-neuf autres pour se construire une meilleure maison, pour augmenter ses commodités de vie grâce à de nouveaux bancs, des ouvertures dans sa maison pour la lumière et une meilleure protection contre le froid. C'est ainsi que ce centième homme trouve constamment des moyens d'épargner aux quatre-vingt-dix-neuf la dépense totale de leur temps - un dixième de ce temps qu'il leur demande en guise de paiement, pour son esprit d'entreprise.

Le temps de ce centième homme devient finalement le sien et il peut l'utiliser comme bon lui semble. Il n'est pas obligé de travailler, sauf s'il le souhaite. Sa nourriture, son logement et ses vêtements sont fournis par d'autres. Son esprit, cependant, travaille sans relâche et les quatre-vingt-dix-neuf autres ont constamment plus de temps à eux grâce à sa réflexion et à sa planification.

2

Par exemple, il remarque que l'un des quatre-vingt-dix-neuf fabrique de meilleures chaussures que les autres. Il fait en sorte que cet homme passe tout son temps à fabriquer des chaussures, car il peut le nourrir, le vêtir et le mettre à l'abri des profits. Les quatre-vingt-dix-huit autres n'ont plus besoin de fabriquer leurs propres chaussures. Ils doivent payer un dixième du temps qu'ils gagnent. Le quatre-vingt-dix-neuvième homme peut également travailler moins longtemps parce qu'une partie du temps payé par chacun des quatre-vingt-dix-huit hommes lui est accordée par le centième homme.

Au fil des jours, le centième homme s'aperçoit qu'un autre individu fabrique de meilleurs vêtements que tous les autres, et il est décidé que son temps sera entièrement consacré à sa spécialité. Et ainsi de suite.

Grâce à la prévoyance du centième homme, une division du travail est créée, qui permet à un nombre croissant de membres de la communauté d'accomplir les tâches pour lesquelles ils sont le mieux préparés. Chacun dispose de plus de temps. Chacun s'intéresse, sauf les plus ennuyeux, à ce que font les autres et se demande comment il peut améliorer sa propre situation. Le résultat final est que chacun commence à trouver sa place dans une communauté intelligente.

Mais supposons que, lorsque le centième homme a achevé son abreuvoir en bas de la montagne et a dit aux quatre-vingt-dix-neuf autres : "Si vous me donnez ce qu'il vous faut dix minutes pour produire, je vous laisserai puiser de l'eau dans mon bassin", ils se sont retournés contre lui et lui ont dit : "Nous sommes quatre-vingt-dix-

neuf et vous n'êtes qu'un seul. Nous prendrons l'eau que nous voulons. Vous ne pouvez pas nous en empêcher et nous ne vous donnerons rien". Que se serait-il passé alors ? L'esprit le plus curieux n'aurait plus été incité à développer ses pensées entreprenantes. Il aurait vu qu'il ne pouvait rien gagner à résoudre des problèmes s'il devait toujours utiliser chaque heure de veille pour gagner sa vie. Il n'y aurait pas eu de progrès dans la communauté. La même stupidité que celle qui existait à l'origine aurait subsisté. La vie aurait continué à être une corvée pour tout le monde, avec la possibilité de ne faire rien de plus que de travailler toute la journée pour gagner un peu d'argent.

Mais nous dirons que les quatre-vingt-dix-neuf n'ont pas empêché le centième homme de continuer à penser, et que la communauté a prospéré. Et nous supposerons qu'il y eut bientôt cent familles. Au fur et à mesure que les enfants grandissaient, on s'est rendu compte qu'il fallait leur enseigner les règles de la vie. La production était désormais suffisante pour qu'il soit possible de retirer d'autres personnes de leur travail, de les rémunérer et de les affecter à l'enseignement des jeunes.

De même, au fur et à mesure que l'intelligence se développe, les beautés de la nature deviennent évidentes. Les hommes ont essayé de fixer les paysages et les animaux dans des dessins - et l'art est né. La musique est née des sons entendus dans l'atelier de la nature et dans les voix des gens. Et il devint possible pour ceux qui maîtrisaient le dessin et la musique de consacrer tout leur temps à leur art, offrant leurs créations aux autres en échange d'une partie de la production de la communauté.

Au fur et à mesure de cette évolution, chaque membre de la communauté, tout en donnant quelque chose de ses propres réalisations, est devenu de plus en plus dépendant des efforts des autres. Et, à moins que l'envie, la jalousie et des lois injustes n'interviennent pour restreindre les honnêtes entrepreneurs qui profitent à tous, le progrès promettait d'être constant.

Est-il besoin d'en dire plus pour prouver que l'on peut tirer profit de l'entreprise sans rien prendre aux autres, et que cette entreprise contribue à la facilité de vie de chacun ?

Ces principes sont aussi actifs dans une grande nation comme les États-Unis que dans notre communauté imaginaire. Les lois qui tuent l'incitation et paralysent l'entrepreneur honnête freinent le progrès. Le véritable profit n'est pas à craindre, car il profite à tous.

Nous devons nous efforcer de construire, au lieu de démolir ce que d'autres ont construit. Nous devons être justes envers les autres hommes, sinon le monde ne pourra pas être juste envers nous.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments distingués,
Grand-père.